Recherches Logiques, 1901, Recherche 6, §
40-48

Edmund Husserl, tr. fr D. Eepl, revue par Pascal Nouvel

Table des matières

Chapitre 6	1
Intuitions sensibles et catégoriales	1
§ 40 Le problème de l’accomplissement des formes de signifi- cation catégoriales et une idée menant à sa solution.	1
§ 41 Suite. Extension de notre champ d’exemples	5
§ 42 La distinction entre substance sensible et forme catégoriale dans tout le domaine des actes objectivants.	7
§ 43 Les corrélats objectifs des formes catégoriales ne sont pas des moments « réels ».	9
§ 44 L’origine du concept d’être et des autres catégories ne se situe pas dans le domaine de la perception intérieure.	11
§ 45 Élargissement du concept d’intuition, et en particulier des concepts de perception et d’imagination. Intuition sensible et catégoriale	13
§ 46 Analyse phénoménologique de la distinction entre percep- tion sensible et catégoriale	15
§ 47 Suite. Caractérisation de la perception sensible comme perception « simple ».	17
§ 48 Caractérisation des actes catégoriels comme actes fondés	21

Chapitre 6

Intuitions sensibles et catégoriales

§ 40 Le problème de l'accomplissement des formes de signification catégoriales et une idée menant à sa solution.

Dans les discussions que nous avons eues jusqu'ici, nous avons ressenti à plusieurs reprises et avec force une grande lacune. Il s'agissait des formes objectives catégoriales, ou des fonctions synthétiques dans la sphère des actes objectivants, par lesquelles ces formes objectives se constituent, par lesquelles elles peuvent parvenir à l'« intuition » et donc aussi à la « connaissance ». Nous allons maintenant tenter de combler en partie cette lacune, en partant de l'enquête du premier chapitre, qui portait sur un objectif limité de clarification épistémologique : le rapport d'une intention-signification, en tant que chose à exprimer, avec une intuition sensible exprimée. Pour l'instant, nous nous baserons à nouveau sur les cas les plus simples d'énoncés perceptifs et autres énoncés intuitifs, et nous les utiliserons pour éclairer le thème de nos prochains traitements, de la manière suivante :

Dans le cas d'un énoncé perceptuel, ce ne sont pas seulement les présentations nominales incorporées qui sont accomplies : le sens entier de l'énoncé trouve son accomplissement à travers notre percept sous-jacent. De même, nous disons que l'ensemble de l'énoncé exprime notre perception : nous ne disons pas seulement « Je vois ce papier, un encrier, plusieurs livres », et ainsi de suite, mais aussi « Je vois que le papier a été écrit, qu'il y a un encrier en bronze ici, que plusieurs livres sont ouverts », et ainsi de suite. Si un homme pense que l'accomplissement des significations nominales est suffisamment clair, nous

lui demanderons comment nous devons comprendre l'accomplissement des énoncés totaux, en particulier en ce qui concerne leur aspect qui s'étend au-delà de leur « matière », dans ce cas au-delà de leurs termes nominaux. Qu'est-ce qui peut fournir un accomplissement pour ces aspects de la signification qui constituent la forme propositionnelle en tant que telle, les aspects de la « forme catégoriale » à laquelle appartient, par exemple, la copule ?

D'un point de vue plus restreint, cette question s'applique également aux significations nominales, dans la mesure où celles-ci ne sont pas totalement informes comme les significations individuelles. Le nom, comme l'énoncé, même dans son apparence grammaticale, possède à la fois une « matière » et une « forme ». S'il est composé de mots, la forme réside en partie dans la manière dont ces mots sont assemblés, en partie dans ses propres mots-formes, en partie dans le mode de construction des mots individuels, ce qui nous permet d'établir une distinction entre ses moments de « matière » et ses moments de « forme ». De telles distinctions grammaticales nous renvoient à des distinctions de sens. Il y a au moins une expression approximative des articulations et des formes qui sont enracinées dans l'essence de notre sens et les articulations et les formes de la grammaire. Dans nos significations, on trouve donc des parties de nature très différente, et parmi celles-ci, nous pouvons ici accorder une attention particulière à celles qui sont exprimées par des mots formels tels que « le », « a », « quelque », « beaucoup », « peu », « deux », « est », « pas », « lequel », « et », « ou », etc. et qui sont encore exprimées par la flexion substantive et adjective, singulière et plurielle de nos mots, etc.

Qu'en est-il de l'accomplissement ? L'idéal d'un accomplissement totalement adéquat formulé par nous dans notre troisième chapitre peut-il encore être maintenu ? Existe-t-il des parties et des formes de perception correspondant à toutes les parties et formes de signification ? Dans ce cas, nous devrions avoir le parallélisme entre la référence significative et l'intuition réalisatrice que suggère le terme « expression ». L'expression serait une contrepartie imagée du percept (c'est-à-dire dans toutes ses parties et formes à exprimer) mais reconstituée dans une nouvelle matière - une expression dans la matière du sens.

Le prototype pour interpréter le rapport entre le sens et l'intuition serait alors le rapport entre le sens individuel « propre » et les percepts correspondants. L'homme qui connaît la Cologne elle-même, et qui possède donc la véritable

« signification propre » du mot « Cologne », a dans son expérience actuelle quelque chose qui correspond exactement au futur percept de confirmation. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une représentation du percept, comme le serait, par exemple, l'imagination correspondante. Mais de même que la ville est censée être elle-même présente à nos yeux dans le percept, le nom propre « Cologne », dans son « sens propre », se réfère, comme nous l'avons déjà dit, à la même ville « directement » : il signifie cette ville elle-même, et telle qu'elle est. Le percept direct rend ici l'objet apparent sans l'aide d'autres actes supérieurs, l'objet que l'intention de sens signifie, et juste comme cette dernière le signifie. L'intention de signification trouve donc dans le simple percept l'acte qui la remplit avec une totale adéquation.

Si, au lieu de considérer des expressions directement nommantes et non structurées, nous considérons plutôt des expressions structurées et articulées, la question semble tout à fait la même. Je vois du papier blanc et je dis « papier blanc », exprimant ainsi, avec une adéquation précise, uniquement ce que je vois. Il en va de même pour les jugements complets. Je vois que ce papier est blanc, et j'exprime seulement cela en disant : 'Ce papier est blanc'.

Nous ne devons pas nous laisser égarer par de telles façons de parler ; elles sont d'une certaine manière correctes, mais elles sont facilement mal comprises. On pourrait essayer de les utiliser pour montrer que le sens a ici son siège dans la perception, ce qui, comme nous l'avons montré, n'est pas le cas. Le mot « blanc » signifie certainement quelque chose qui s'attache au papier blanc lui-même ; cette « signification » coïncide donc, à l'état d'accomplissement, avec le percept partiel qui se rapporte à l'« aspect blanc » de l'objet. Mais l'hypothèse d'une simple coïncidence avec ce percept partiel ne suffit pas : nous avons coutume de dire ici que le blanc ainsi apparent est connu comme blanc et est appelé ainsi. Dans notre discours habituel sur la « connaissance », nous sommes cependant plus enclins à appeler l'objet qui est notre sujet (logique) la chose « connue ». Dans cette connaissance, un autre acte est manifestement présent, qui inclut peut-être le premier, mais qui en est néanmoins différent : le papier est connu comme blanc, ou plutôt comme une chose blanche, chaque fois que nous exprimons notre perception par les mots « papier blanc ». L'intention du mot « blanc » ne coïncide que partiellement avec l'aspect coloré de l'objet apparent ; il reste un surplus de sens, une forme qui ne trouve rien dans l'apparence elle-même pour la confirmer. Le papier blanc est du papier qui est blanc. Cette forme n'est-elle pas également répétée, même si elle reste cachée, dans le cas du nom « papier » ? Seules les significations

qualitatives contenues dans son « concept » aboutissent à la perception. Ici aussi, l'objet entier est connu en tant que papier, et ici aussi, une forme supplémentaire est connue, qui inclut l'être, bien que ce ne soit pas sa seule forme, en soi. L'accomplissement effectué par une perception directe ne s'étend évidemment pas à de telles formes.

Nous n'avons qu'à nous demander ce qui correspond, dans la perception, à la différence entre les deux expressions « ce papier blanc » et « ce papier est blanc », qui sont toutes deux réalisées sur la même base perceptive, nous n'avons qu'à nous demander quel côté de la perception est réellement mis en évidence par cette différence - la différence, c'est-à-dire, du mode attributif et du mode prédicatif de l'énoncé - et ce que, dans le cas d'une adaptation adéquate, cette différence met en évidence avec une exactitude particulière, et nous rencontrons la même difficulté. En bref, nous voyons que le cas des significations structurées n'est pas aussi simple que le cas d'une signification individuelle « propre », avec son rapport direct de coïncidence avec la perception. Il est certain que l'on peut dire à ses auditeurs, de manière intelligible et sans ambiguïté, que « je vois que ce papier est blanc », mais il n'est pas nécessaire de penser que le sens de cette phrase exprimée exprime un simple acte de vision. Il se peut aussi que l'essence épistémique de notre vision, dans laquelle l'objet apparent s'annonce comme un don de soi, serve de base à certains actes conjonctifs ou relationnels ou à d'autres actes formateurs, et que ce soit à ceux-ci que notre expression, dans ses formes changeantes, soit ajustée, et que ce soit dans de tels actes, réalisés sur la base d'une perception réelle, que notre expression, en ce qui concerne ces formes changeantes, trouve son accomplissement. Si nous combinons maintenant ces actes fondés, ou plutôt ces formes d'actes, avec les actes qui leur servent de fondement, et si nous donnons le nom global d' « acte fondé » à l'ensemble des complexes d'actes qui résultent d'une telle « fondation » formelle, nous pouvons dire : En admettant la possibilité que nous venons d'esquisser, notre parallélisme est peut-être rétabli, mais ce n'est plus un parallélisme entre les intentions de sens des expressions et les simples percepts qui leur correspondent : c'est un parallélisme entre les intentions de sens et les actes perceptivement fondés mentionnés ci-dessus.

§ 41 Suite. Extension de notre champ d'exemples

Si nous supposons notre gamme d'exemples élargie de manière à couvrir tout le champ de la pensée prédicative, nous rencontrerons des difficultés similaires et des possibilités similaires de les résoudre. Des jugements en particulier apparaîtront qui n'ont aucune relation définie avec quoi que ce soit d'individuel qui doive être donné par une intuition quelconque : ils donneront une expression générale aux relations entre des unités idéales. Les significations générales incarnées dans de tels jugements peuvent aussi être réalisées sur une base d'intuition correspondante, puisqu'elles ont leur origine, médiatement ou immédiatement, dans l'intuition. L'individu intuitionné n'est cependant pas ce que nous entendons ici ; il ne sert au mieux que de cas individuel, d'exemple, ou seulement d'analogie grossière d'un exemple, pour l'universel qui seul nous intéresse. Ainsi, par exemple, lorsque nous parlons génériquement de « couleur » ou spécifiquement de « rouge », l'apparition d'une seule chose rouge peut nous fournir une intuition documentée.

Il arrive aussi parfois que l'on appelle une telle déclaration générale une expression de l'intuition. Nous disons, par exemple, qu'un axiome arithmétique exprime ce que nous trouvons dans l'intuition, ou nous objectons à un géomètre qu'il ne fait qu'exprimer ce qu'il voit dans sa figure sans la déduire formellement, qu'il emprunte à son dessin et omet des étapes dans sa preuve. Un tel discours a son bon sens (comme lorsque l'objection ne fait pas mouche contre la validité formelle de la géométrie euclidienne), mais le terme « expression » a ici un sens différent de celui des cas précédents. Même dans leur cas, l'expression n'était pas une simple contrepartie de l'intuition : c'est encore moins le cas ici, où l'intention de notre pensée ne vise pas des phénomènes donnés intuitivement ni leurs propriétés ou relations intuitives, et ne peut dans notre cas les viser. Car on sait qu'une figure comprise géométriquement est une limite idéale incapable en principe de s'exposer intuitivement dans le concret. Néanmoins, même dans notre cas, et dans le domaine générique en tant que tel, l'intuition a un rapport essentiel avec l'expression et avec son sens : ceux-ci constituent donc une expérience de connaissance générale liée à l'intuition, non pas un simple ensemble de tous ces éléments, mais une unité d'appartenance ressentie entre eux. Même dans notre cas, le concept et la proposition sont orientés vers l'intuition, par laquelle seule, après un ajustement correspondant, émerge l'évidence, la couronne de la connaissance. Il faut peu de réflexion, par contre, pour voir que le sens des expressions

en question ne se trouve pas du tout dans l'intuition, que cette intuition ne leur donne qu'un remplissage de clarté et dans le cas favorable d'évidence. Nous ne savons en effet que tao bien que l'écrasante majorité des énoncés généraux, et en particulier ceux de la science, se comportent de manière significative sans aucune élucidation de la part de l'intuition, et que seule une partie évanescence, même des vrais et des prouvés, est et reste ouverte à une illumination intuitive complète.

Même dans le domaine général, comme dans le domaine individuel, notre discours naturel a une relation avec les actes de pensée fondés sur l'intuition. Si l'intuition disparaissait complètement, notre jugement cesserait de connaître quoi que ce soit. Il signifie, dans tous les cas, en style cogitatif, juste ce qui pourrait être connu à l'aide de l'intuition, si tant est que ce jugement soit vrai. La connaissance a toujours le caractère d'un accomplissement et d'une identification : on peut l'observer dans tous les cas où nous confirmons un jugement général par une intuition ultérieure, comme dans tous les autres cas de connaissance.

Notre difficulté est alors de savoir comment l'identification peut se produire là où la forme de la proposition générale, et en particulier sa forme d'universalité, chercherait en vain des éléments sympathiques dans l'intuition individuelle. Pour lever cette difficulté, comme dans le cas précédent, la possibilité d'« actes fondés » se présente. Cette possibilité, réalisée de façon plus complète, se présenterait à peu près comme suit :

Là où les pensées générales trouvent leur accomplissement dans l'intuition, certains actes nouveaux sont construits sur nos percepts et sur d'autres apparences du même ordre, actes liés tout autrement à notre objet apparaissant qu'aux intuitions qui le constituent. Cette différence de mode de relation est exprimée par la tournure perspicace employée ci-dessus : l'objet intuitionné n'est pas ici lui-même la chose signifiée, mais sert seulement d'exemple élocutif de notre véritable sens général. Mais si les actes expressifs se conforment à ces différences, leur intention significative ne se dirigera pas vers ce qui doit être présenté intuitivement, mais vers ce qui est universel, ce qui est simplement documenté dans l'intuition. Lorsque cette nouvelle intention est adéquatement remplie par une intuition sous-jacente, elle révèle sa propre possibilité objective (ou la possibilité ou la « réalité » de l'universel).

§ 42 La distinction entre substance sensible et forme catégoriale dans tout le domaine des actes objectivants.

Après que ces traitements provisoires nous ont montré notre difficulté, et nous ont fourni une pensée menant à sa suppression possible, nous nous lancerons dans notre discussion proprement dite. Nous avons commencé par supposer que, dans le cas des expressions structurées, la notion d'un mode d'expression plus ou moins en miroir était tout à fait impuissante à décrire la relation qui existe entre les significations à exprimer, d'une part, et les intuitions exprimées, d'autre part. Ceci est sans doute exact et ne demande qu'à être précisé. Il suffit de réfléchir sérieusement à ce qui peut être matière à perception, et à ce qui peut être matière à signification, pour se rendre compte que, dans la simple forme d'un jugement, seules certaines parties antécédemment spécifiées de notre énoncé peuvent avoir quelque chose qui leur correspond dans l'intuition, tandis qu'à d'autres parties de l'énoncé rien d'intuitif ne peut correspondre.

Examinons cette situation d'un peu plus près.

Les énoncés perceptuels sont, complètement et normalement exprimés, des énoncés articulés de type variable. Nous n'avons aucune difficulté à distinguer des types tels que « A est P » (où « A » sert d'indice pour un nom propre), « Un S est P », « Ce S est P », « Tous les S sont P », etc. De nombreuses complications apparaissent par l'influence modificatrice de la négation, par l'introduction de distinctions entre prédicats (attributs) absolus et relatifs, par les connecteurs conjonctifs, disjonctifs et déterminatifs, etc. Dans la diversité de ces types, certaines distinctions de sens très nettes apparaissent clairement. Aux différentes lettres (variables) et aux mots de ces types correspondent tantôt des membres, tantôt des formes conjonctives, dans les significations des énoncés réels qui appartiennent à ces types. Or, il est facile de voir que ce n'est qu'aux endroits indiqués par les lettres (variables) dans ces « formes de jugement » que l'on peut placer des significations qui s'accomplissent elles-mêmes dans la perception, alors qu'il est sans espoir, et même plutôt malavisé, de chercher directement dans la perception ce qui pourrait donner un accomplissement à nos significations formelles supplémentaires. Les lettres (variables), en raison de leur signification purement fonctionnelle, peuvent sans doute moins prendre pour valeurs des pensées complexes : des énoncés d'une grande complexité peuvent être vus du point de vue de types de jugements très simples. La même différence entre « matière » et « forme » se répète

donc dans ce qui est considéré, de manière unifiée, comme un « terme ». Mais finalement, dans le cas de chaque énoncé perceptif, et de même, bien sûr, dans le cas de tout autre énoncé qui, dans un certain sens primaire, donne une expression à l'intuition, nous arriverons à certains éléments finaux de nos termes - nous pouvons les appeler des éléments de matière - qui trouvent un accomplissement direct dans l'intuition (perception, imagination, etc.), tandis que le supplément de formes quelconques, qui, en tant que formes de signification, ont également besoin d'être accomplies, ne peuvent rien trouver qui puisse jamais leur convenir dans la perception ou dans des actes de même ordre.

Cette différence fondamentale, nous l'appelons, dans une extension naturelle de son application à toute la sphère de l'objectivité dans la présentation, la distinction catégoriale et absolue entre la forme et la matière de la présentation, et nous la séparons en même temps de la différence relative ou jonctionnelle qui lui est étroitement liée, et qui vient d'être subsidiairement évoquée ci-dessus.

Nous venons de parler d'une extension naturelle de notre distinction sur toute la sphère de la présentation objectivante. Nous considérons que les constituants de l'accomplissement qui correspondent aux constituants matériels ou formels de nos intentions de sens sont respectivement des constituants matériels ou formels, ce qui clarifie ce qui doit être considéré comme « matériel » ou « formel » dans la sphère générale des actes objectivants.

Nous parlons souvent de la matière (stuff) et de la forme dans de nombreux autres sens. Nous devons expressément souligner que notre discours actuel sur la « matière », qui a son contraste dans la forme catégoriale, n'a rien à voir avec la « matière » qui s'oppose à la qualité des actes, comme lorsque, par exemple, nous distinguons la « matière » dans nos significations de leur qualité assertive ou simplement présentative, cette « matière » étant ce qui nous dit en tant que quoi, ou en tant que maintenant déterminé et interprété, un objet est signifié dans nos significations. Pour faciliter la distinction, nous ne parlerons pas de « matière » dans notre contraste catégoriel, mais de « substance », tandis que partout où la « matière » est signifiée dans notre sens précédent, nous parlerons de « matière intentionnelle » ou de « sens interprétatif ».

§ 43 Les corrélats objectifs des formes catégoriales ne sont pas des moments « réels ».

Il est temps maintenant d'éclairer la distinction à laquelle nous venons de donner un nom. Nous nous référerons, pour ce faire, à nos exemples précédents.

La flexion donnant la forme, l'être, que ce soit dans sa fonction attributive ou prédicative, ne s'accomplit, comme nous l'avons dit, dans aucun percept. Nous rappelons ici le dictum de Kant : l'être n'est pas un prédicat réel. Ce dictum se réfère à l'être en tant qu'existence, ou à ce que Herbart appelle l'être de la « position absolue », mais on peut considérer qu'il n'est pas moins applicable à l'être prédicatif et attributif. En tout cas, il renvoie précisément à ce que nous essayons ici de rendre clair. Je peux voir la couleur, mais pas être-couleur. Je peux sentir la douceur, mais pas être-douceur. Je peux entendre un son, mais pas que quelque chose sonne. L'être n'est rien dans l'objet, aucune partie de celui-ci, aucun moment qui l'occupe, aucune qualité ou intensité de celui-ci, aucune figure de celui-ci ou aucune forme interne quelconque, aucun trait constitutif de celui-ci, quelle que soit sa conception. Mais l'être n'est pas non plus quelque chose qui s'attache à un objet : de même qu'il n'est pas une caractéristique interne réelle (reales), il n'est pas non plus une caractéristique externe réelle, et n'est donc pas du tout, au sens propre, une « caractéristique ». Car il n'a rien à voir avec les formes réelles d'unité qui lient les objets à des objets plus complets, les tons à des harmonies, les choses à des choses plus complètes ou à des arrangements de choses (les jardins, les rues, le monde extérieur phénoménal). C'est sur ces formes réelles d'unité que se fondent les caractéristiques externes des objets, la droite et la gauche, le haut et le bas, le fort et le faible, etc. Parmi elles, on ne trouve naturellement rien qui ressemble à un « est ».

Nous venons de parler des objets, de leurs traits constitutifs, de leur connexion factuelle avec d'autres objets, par laquelle sont créés des objets plus complets, et aussi, en même temps, des traits extérieurs dans les objets partiels. Nous avons dit que quelque chose correspondant à l'être n'était pas à chercher parmi eux. Car tous ces éléments sont perceptibles, et ils épuisent la gamme des percepts possibles, de sorte que nous disons et maintenons à la fois que l'être est absolument imperceptible.

Ici, cependant, un complément de clarification est nécessaire. La perception et l'objet sont des concepts qui cohabitent très intimement, qui s'attribuent

mutuellement un sens, et qui élargissent ou rétrécissent ce sens conjointement. Mais nous devons souligner que nous nous sommes servis ici d'un certain concept de perception (ou d'objet), naturellement délimité, naturel, mais aussi très étroit. Il est bien connu que l'on parle aussi de « percevoir », et en particulier de « voir », dans un sens très large, qui couvre la saisie d'états de choses entiers, et même finalement l'évidence a priori de lois (dans le cas de l' »insight »). Dans le sens plus étroit de la perception (pour parler grossièrement et populairement), nous percevons tout ce qui est objectif, que nous voyons avec nos yeux, que nous entendons avec nos oreilles ou que nous pouvons saisir avec un quelconque « sens extérieur » ou même « intérieur ». Dans le langage courant, sans doute, seules les choses extérieures et les formes conjonctives des choses (ainsi que leurs qualités immédiates) peuvent être considérées comme « perçues par les sens ». Mais une fois que l'on a introduit la notion de « sens interne », on aurait dû, par souci d'incohérence, élargir la notion de perception sensible de manière à inclure la « perception interne » et à inclure sous le nom d' »objet sensible » la sphère corrélée des « objets internes », le moi et ses expériences internes.

Dans la sphère de la perception des sens ainsi comprise, et dans la sphère, de même, de l'intuition sensible en général - nous nous en tenons à notre définition très élargie du « sensible » - une signification comme celle du mot « être » ne peut trouver aucun corrélat objectif possible, et donc aucun accomplissement possible dans les actes de cette perception. Ce qui est vrai pour « être » l'est tout autant pour les autres formes catégoriales de nos énoncés, qu'elles lient les constituants des termes entre eux ou qu'elles lient les termes eux-mêmes entre eux dans l'unité de la proposition. Le « a » et le « the », le « and » et le « or », le « if » et le « then », le « all » et le « none », le « something » et le « nothing », les formes de la quantité et les déterminations du nombre, etc. - tous ces éléments sont des éléments propositionnels significatifs, mais nous devons chercher en vain leurs corrélats objectifs (si tant est qu'on puisse leur en attribuer) dans la sphère des objets réels, qui n'est autre que la sphère des objets de la perception sensible possible.

§ 44 L'origine du concept d'être et des autres catégories ne se situe pas dans le domaine de la perception intérieure.

Cela vaut - nous le soulignons expressément - aussi bien pour la sphère du sens extérieur que pour celle du « sens intérieur ». C'est une doctrine naturelle mais tout à fait erronée, universellement répandue depuis l'époque de Locke, que les significations en question (ou les significations correspondantes substantiellement hypostatées) - les catégories logiques telles que l'être et le non-être, l'unité, la pluralité, la totalité, le nombre, le fondement, la conséquence, etc. - naissent de la réflexion sur certains actes mentaux et relèvent donc de la sphère du « sens intérieur », de la « perception intérieure ». C'est ainsi que naissent des concepts tels que Perception, Jugement, Affirmation, Négation, Collectionner, Compter, Présupposer et Inférer, qui sont donc tous des concepts « sensibles », appartenant à la sphère du « sens interne ». Les séries de concepts précédentes ne se présentent pas de cette manière, car elles ne peuvent absolument pas être considérées comme des concepts d'actes mentaux ou de leurs constituants réels. La pensée d'un jugement s'accomplit dans l'intuition intérieure d'un jugement effectif, mais la pensée d'un « est » ne s'accomplit pas de cette manière. L'être n'est pas un jugement ni un constituant d'un jugement. L'être est aussi peu un constituant réel de quelque objet intérieur que de quelque objet extérieur, et donc pas d'un jugement. Dans un jugement, une déclaration prédicative, « est » fonctionne comme un côté de notre sens, tout comme peut-être, bien que placés et fonctionnant autrement, « or » et « jaune ». Le « est » lui-même n'entre pas dans le jugement, il est simplement signifié, référencé de manière significative par le petit mot « est ». Il est cependant donné de lui-même, ou du moins putativement donné, dans l'accomplissement qui investit parfois le jugement, la prise de conscience de l'état de choses supposé. Non seulement ce qui est signifié dans le sens partiel or, ni seulement ce qui est signifié dans le sens partiel jaune, apparaît lui-même devant nous, mais aussi or-être-jaune apparaît ainsi. Le jugement et l'intuition du jugement ne font donc qu'un dans le jugement évident, et ce de manière prééminente si le jugement est évident au sens idéalement limitatif.

Si l'on entend par « jugement », non pas seulement les intentions de sens liées aux affirmations réelles, mais l'accomplissement qui, en fin de compte, leur correspond complètement, il est effectivement exact que l'être ne peut être appréhendé que par le jugement, mais cela ne signifie pas du tout que le

concept d'être doit être atteint « par la réflexion » sur certains jugements, ou qu'il peut jamais être atteint de cette façon. La « réflexion » est par ailleurs un mot assez vague. En épistémologie, il a au moins le sens relativement fixe que Locke lui a donné, celui de perception interne : nous ne pouvons que nous en tenir à ce sens pour interpréter une doctrine qui s'imagine trouver l'origine du concept d'être par la réflexion sur les jugements. L'être relationnel exprimé dans la prédication, par exemple par « est », « sont », etc., manque d'indépendance : si nous l'arrondissons à quelque chose de pleinement concret, nous obtenons l'état de choses en question, le corrélat objectif du jugement complet. Nous pouvons alors dire : De même que l'objet sensible est lié à la perception sensible, de même l'état de choses est lié à la « prise de conscience » dans laquelle il est donné (plus ou moins adéquatement) - nous aimerions dire simplement : de même l'état de choses est lié à la perception de celui-ci. De même que le concept d'objet sensible (objet réel) ne peut pas naître de la réflexion sur la perception, puisque celle-ci ne pourrait nous donner que le concept de perception (ou un concept de certains constituants réels de la perception), de même le concept d'état de choses ne peut pas naître de la réflexion sur les jugements, puisque celle-ci ne pourrait nous donner que des concepts de jugements ou de constituants réels de jugements.

Que les percepts, dans un cas, et les jugements (intuitions décisionnelles, percepts d'états de choses), dans l'autre, doivent être expérimentés pour que chaque acte d'abstraction puisse commencer, cela va sans dire, mais être expérimenté ne signifie pas être objectivé. La « réflexion », cependant, implique que ce sur quoi nous réfléchissons, l'expérience phénoménologique, nous est rendu objectif (est perçu intérieurement par nous), et que les propriétés à généraliser sont réellement données dans ce contenu objectif.

Ce n'est pas dans la réflexion sur les jugements, ni même dans l'accomplissement des jugements, mais dans l'accomplissement des jugements eux-mêmes que se trouve la véritable source des concepts État de choses et Être (au sens copulatif). Ce n'est pas dans ces actes en tant qu'objets, mais dans les objets de ces actes, que nous avons la base abstraite qui nous permet de réaliser les concepts en question. Et naturellement, les modifications appropriées de ces actes fournissent une base tout aussi bonne.

Il est en effet évident dès le départ que, de même que tout autre concept (ou Idée, Unité spécifique) ne peut « surgir », c'est-à-dire se donner à nous, que sur la base d'un acte qui en place au moins une instance individuelle

de façon imaginative devant nos yeux, de même le concept d'Être ne peut surgir que lorsqu'un être, réel ou imaginaire, est placé devant notre oui. Si l'on entend par « être » un être prédicatif, il faut qu'un état de choses nous soit donné, et cela par le biais d'un acte qui le donne, analogue à l'intuition sensible commune.

Il en va de même pour toutes les formes catégoriales (ou pour toutes les catégories). Un agrégat, par exemple, est donné, et ne peut être donné, que dans un acte réel d'assemblage, dans un acte, c'est-à-dire exprimé sous la forme conjonctive de la connexion A et B et C... Mais le concept d'agrégat ne naît pas de la réflexion sur cet acte : au lieu de prêter attention à l'acte qui présente un agrégat, nous devons plutôt prêter attention à ce qu'il présente, à l'agrégat qu'il rend apparent in concreto, et ensuite élever la forme universelle de notre agrégat à la conscience conceptuellement universelle.

§ 45 Élargissement du concept d'intuition, et en particulier des concepts de perception et d'imagination. Intuition sensible et catégoriale

Si nous demandons maintenant : « Où les formes catégoriales de nos significations trouvent-elles leur accomplissement, sinon dans la « perception » ou l'« intuition » que nous avons essayé de délimiter provisoirement en parlant de « sensibilité » », notre réponse est clairement préfigurée dans les discussions qui viennent de se terminer.

Nous avons tenu pour acquis que les formes aussi peuvent être véritablement accomplies, ou qu'il en va de même pour les significations totales diversement structurées, et pas seulement pour les éléments « matériels » de ces significations, et notre hypothèse est mise en doute par l'examen de chaque cas d'affirmation perceptive fidèle. Cela explique aussi pourquoi nous appelons l'ensemble de l'affirmation perceptive une expression de la perception et, dans un sens dérivé, de tout ce qui est intuitionné ou présenté dans la perception. Mais si les « formes catégoriales » de l'expression, présentes en même temps que ses aspects matériels, n'ont pas de terminus dans la perception, si par celle-ci nous entendons simplement la perception sensible, alors parler de l'expression d'un percept doit ici reposer sur un sens différent : il doit au moins y avoir un acte qui rende aux éléments catégoriels du sens des services identiques à ceux que la perception simplement sensible rend aux éléments matériels.

L'homogénéité essentielle de la fonction d'accomplissement, comme de toutes les relations idéales qui lui sont nécessairement liées, nous oblige à donner le nom de « perception » à chaque acte d'accomplissement de l'auto-présentation confirmative, à chaque acte d'accomplissement quel qu'il soit le nom d'une « intuition », et à son corrélat intentionnel le nom d' « objet ». Si l'on nous demande ce que signifie le fait de dire que des significations structurées de manière catégoriale trouvent leur accomplissement, se confirment dans la perception, nous ne pouvons que répondre : cela signifie seulement qu'elles se rapportent à l'objet lui-même dans sa structure catégoriale. L'objet, avec ces formes catégoriales, n'est pas simplement mentionné, comme dans le cas où les significations fonctionnent de manière purement symbolique, mais il est placé devant nos yeux sous ces formes. En d'autres termes, il n'est pas simplement pensé, mais intuitionné ou perçu. Si l'on veut, par conséquent, exposer ce à quoi tend ce discours sur la « réalisation », ce que les significations structurées et leurs éléments structurels expriment, quel facteur unitaire ou unificateur leur correspond objectivement, on en vient inévitablement à « intuition » (ou à « perception » et « objet »). Nous ne pouvons nous passer de ces mots, dont le sens élargi est bien sûr évident. Comment appeler le corrélat d'une présentation-sujet non sensible, d'une structure non sensible, si le mot « objet » n'est pas disponible ? Comment parler de son caractère donné réel, ou apparent, si le mot « perception » nous est refusé ? Dans le langage courant, donc, les agrégats, les pluralités indéfinies, les totalités, les nombres, les disjonctions, les prédicats (justesse), les états de choses, tous comptent comme des « objets », tandis que les actes par lesquels ils semblent être donnés comptent comme des « percepts ».

Il est clair que le lien entre le concept de perception plus large et plus étroit, super-sensible (c'est-à-dire élevé au-dessus du sens, ou catégoriel) et sensible, n'est pas une question extérieure ou contingente, mais un lien enraciné dans l'ensemble de l'affaire en cours. Il appartient à la grande classe des actes dont la particularité est que quelque chose y apparaît comme « actuel », comme « donné par soi-même ». Il est clair que cette apparence d'actualité et de don de soi (qui peut très bien être illusoire) est caractérisée par sa différence avec des actes essentiellement connexes par lesquels elle atteint seulement une pleine clarté - sa différence avec un « rendre présent » imaginaire, ou avec une « pensée de » simplement significative, qui excluent la « présence » (c'est-à-dire l'apparence « en personne »), mais n'excluent pas la croyance en l'être. En ce qui concerne cette dernière, la représentation imaginaire ou

symbolique est possible de deux manières : de manière assertive, en affirmant l'être de quelque chose de manière imaginaire ou symbolique, et de manière non assertive, en tant que « simple » imagination ou pensée sans prendre quelque chose pour être. Il n'est pas nécessaire d'entrer plus avant dans la discussion de ces différences après les analyses de la section précédente, qui permettent une interprétation suffisamment générale. Il est clair, en tout cas, que le concept d'imagination doit être élargi en correspondance avec le concept de perception. Nous ne pourrions pas parler d'une chose perçue de manière super-sensible ou catégoriale, si nous ne pouvions pas imaginer cette chose « de la même manière » (c'est-à-dire pas seulement de manière sensible). Nous devons donc établir une distinction assez générale entre intuition sensible et catégoriale (ou montrer la possibilité d'une telle distinction). Notre concept élargi de la perception permet, en outre, une interprétation plus étroite et plus large. Au sens le plus large, on peut dire que même les états de choses universels sont perçus («vus », « observés avec évidence »). Dans le sens plus étroit, la perception s'arrête à l'individu, et donc à l'être temporel.

§ 46 Analyse phénoménologique de la distinction entre perception sensible et catégoriale

Dans nos prochains traitements, nous ne parlerons d'abord que des percepts individuels, puis nous élargirons notre traitement aux intuitions individuelles du même ordre.

La division entre les percepts « sensibles » et « super-sensibles » n'a été que très superficiellement indiquée et assez grossièrement caractérisée ci-dessus. Le discours archaïque sur les sens externes et internes, qui découle manifestement de la métaphysique et de l'anthropologie naïves de la vie quotidienne, peut être utile pour délimiter la sphère à exclure, mais il ne permet pas de déterminer et de circonscrire véritablement la sphère sensible, privant ainsi le concept de perception catégoriale de son fondement descriptif. Il est d'autant plus important d'établir et de clarifier ladite distinction que des distinctions aussi fondamentales que celle entre la forme catégoriale et la matière sensiblement fondée, et la distinction similaire entre les catégories et tous les autres concepts, en dépendent entièrement. Notre préoccupation est donc de rechercher des caractérisations descriptives plus profondes, qui nous donneront un aperçu de la constitution essentiellement différente des percepts sensibles et catégoriels (ou des intuitions en général).

Pour nos besoins immédiats, il est toutefois inutile de procéder à une analyse exhaustive des phénomènes en cause. Ce serait une tâche qui exigerait des traitements extraordinairement complets. Il suffit ici de se concentrer sur quelques points importants, qui peuvent aider à définir les deux types d'actes dans leur relation mutuelle.

On dit de tout percept qu'il saisit directement son objet, ou qu'il saisit lui-même cet objet. Mais cette saisie directe a un sens et un caractère différents selon qu'il s'agit d'un percept au sens étroit ou au sens large, ou selon que l'objet directement saisi est sensible ou catégoriel. Ou, autrement dit, selon qu'il s'agit d'un objet réel ou d'un objet idéal. Les objets sensibles ou réels peuvent en effet être caractérisés comme des objets du niveau le plus bas de l'intuition possible, les objets catégoriels ou idéaux comme des objets de niveaux supérieurs.

Dans le sens de la perception plus étroite, « sensible », un objet est directement appréhendé ou est lui-même présent, s'il est configuré dans un acte de perception de manière directe. Ce que cela signifie, c'est que l'objet est aussi un objet immédiatement donné au sens où, en tant que cet objet perçu avec ce contenu objectif défini, il n'est pas constitué dans des actes relationnels, conjonctifs ou autrement articulés, des actes fondés sur d'autres actes qui amènent d'autres objets à la perception. Les objets sensibles sont présents dans la perception à un seul niveau d'acte : ils n'ont pas besoin d'être constitués de façon multiple dans des actes de niveau supérieur, dont les objets leur sont fournis par le biais d'autres objets, déjà constitués dans d'autres actes.

Chaque acte simple de perception, par lui-même ou avec d'autres actes, peut servir d'acte de base pour de nouveaux actes qui tantôt l'incluent, tantôt ne font que le présupposer, actes qui, dans leur nouveau mode de conscience, amènent également à maturité une nouvelle conscience des objets qui présuppose essentiellement l'ancienne. Lorsque surviennent les nouveaux actes de conjonction, de disjonction, d'appréhension individuelle définie et indéfinie (ce - quelque chose), de généralisation, de connaissance directe, relationnelle et connective, nous n'avons alors aucune sorte d'expériences subjectives, ni seulement des actes liés aux expériences originales. Ce que nous avons, ce sont des actes qui, comme nous l'avons dit, établissent de nouveaux objets, des actes dans lesquels quelque chose apparaît comme actuel et donné par soi-même, qui n'a pas été donné, et n'aurait pas pu être donné, comme ce qu'il apparaît maintenant, dans ces seuls actes fondateurs. D'autre part,

les nouveaux objets sont fondés sur les anciens, ils sont liés à ce qui apparaît dans les actes de base. Nous avons affaire ici à une sphère d'objets qui ne peuvent se montrer « in persan » que dans ces actes fondés. Dans de tels actes fondés, nous avons l'élément catégoriel de l'intuition et de la connaissance, dans lesquels la pensée assertive, fonctionnant de manière expressive, trouve son accomplissement ; la possibilité d'un accord complet avec de tels actes détermine la vérité, la justesse, d'une affirmation. Nous n'avons bien sûr considéré jusqu'ici que la sphère de la perception, et seulement ses cas les plus élémentaires, mais on voit tout de suite que la distinction entre actes simples et actes fondés peut être étendue des percepts à toutes les intuitions. Nous envisageons clairement la possibilité d'actes complexes qui, de façon mixte, ont une base partielle dans les percepts simples et une base partielle dans les imaginations simples, et la possibilité supplémentaire d'établir de nouvelles fondations sur des intuitions qui ont elles-mêmes des fondations, et de construire ainsi des séries entières de fondations sur des fondations. Nous voyons en outre que les intentions signitives ont des structures modelées sur de telles fondations, qu'elles soient d'ordre inférieur ou supérieur, et que des mélanges d'actes signitifs et intuitifs émergent de ces « fondations », des actes fondés, en bref, qui sont construits sur des actes de l'une ou l'autre sorte. Notre première tâche, cependant, est de traiter les cas élémentaires et de les élucider complètement.

§ 47 Suite. Caractérisation de la perception sensible comme perception « simple ».

Nous allons maintenant examiner les actes dans lesquels les concreta sensibles et leurs constituants sensibles sont présentés comme donnés ; par opposition à ceux-ci, nous considérerons plus tard les actes tout à fait différents dans lesquels les états de choses, les collections et les disjonctions concrètement déterminés sont donnés comme des objets-pensées complexes, ou comme des objets d'ordre supérieur, qui incluent leurs objets fondateurs comme des parties réelles en eux-mêmes. Nous traiterons ensuite des actes du type de l'appréhension généralisante ou indéfiniment individuelle, dont les objets sont certes de niveau supérieur, mais qui n'incluent pas en eux-mêmes leurs objets fondateurs.

Dans la perception sensible, la chose « extérieure » apparaît « d'un seul coup », dès que notre regard se pose sur elle. La manière dont elle fait apparaître la

chose présente est simple : elle ne nécessite aucun appareil de fondation ou d'actes fondés. Il n'est évidemment pas question ici de savoir à quels processus mentaux complexes elle peut remonter, et de quelle manière, pour trouver son origine.

Nous n'ignorons pas la complexité évidente qui peut être démontrée dans le contenu phénoménologique de l'acte perceptuel simple, et en particulier dans son intention unitaire.

De nombreuses propriétés constitutives appartiennent certainement à la chose lorsqu'elle apparaît avec un contenu donné, certaines relevant elles-mêmes de la perception, d'autres étant simplement intentionnelles. Mais nous ne vivons certainement pas tous les actes articulés de perception qui se produiraient si nous nous occupions de tous les détails de la chose, ou, plus précisément, des propriétés du « côté tourné tous », si nous en faisons des objets à part entière. Sans doute les idées de ces propriétés supplémentaires, qui ne sont pas données dans la perception, sont-elles « excitées par la disposition », sans doute les intentions qui s'y rapportent contribuent-elles à la perception et déterminent-elles son caractère total. Mais, de même que la chose n'apparaît pas devant nous comme la simple somme de ses innombrables caractéristiques individuelles, qu'un souci ultérieur du détail pourra distinguer, et que même ce dernier ne décompose pas la chose en de tels détails, mais n'en prend note que dans la chose toujours complète et unifiée, de même l'acte de perception est toujours une unité homogène, qui donne à l'objet une « présence » simple et immédiate. L'unité de la perception ne naît donc pas de notre propre activité synthétique, comme si seule une forme de synthèse, opérant par le biais d'actes fondés, pouvait donner une unité de référence objective aux intentions partielles. Elle ne nécessite aucune articulation et donc aucune liaison effective. L'unité de la perception naît comme une unité pure et simple, comme une fusion immédiate des intentions partielles, sans ajout de nouvelles intentions partielles.

Nous pouvons aussi ne pas nous contenter d'un seul regard, nous pouvons traiter la chose de tous les côtés dans une série perceptive continue, la palper pour ainsi dire avec nos sens. Mais chaque perception de cette série est déjà une perception de la chose. Que je regarde ce livre d'en haut ou d'en bas, de l'intérieur ou de l'extérieur, je vois toujours ce livre. C'est toujours une seule et même chose, et cela non seulement dans un sens purement physique, mais aussi dans l'optique de nos perceptions elles-mêmes. Si les propriétés

individuelles dominant de manière variable à chaque étape, la chose elle-même, en tant qu'unité perçue, n'est pas, par essence, constituée par un acte excessif, fondé sur ces perceptions séparées.

En regardant les choses de plus près, nous ne devrions pas présenter la question comme si l'objet sensible unique pouvait être présenté dans un acte fondé (dans un acte de perception qui se développe continuellement), alors qu'il n'a simplement pas besoin d'être présenté dans un tel acte. Une analyse plus approfondie montre que même un flux perceptif continu implique une fusion d'actes partiels en un seul acte, plutôt qu'un acte particulier fondé sur de tels actes partiels. Pour le prouver, nous nous engageons dans la discussion suivante.

Les percepts individuels de notre série ont une unité continue. Cette continuité ne se résume pas au simple fait d'une adjonction temporelle : la série des actes individuels a plutôt le caractère d'une unité phénoménologique, dans laquelle les actes individuels sont fusionnés. Dans cette unité, nos multiples actes ne sont pas simplement fusionnés en un tout phénoménologique, mais en un seul acte, plus précisément en un seul concept. Dans le déroulement continu des percepts individuels, nous percevons continuellement l'unique, l'auto même objet. Pouvons-nous maintenant appeler ce percept continu, puisqu'il est construit à partir de percepts individuels, un percept fondé sur eux ? Il est bien sûr fondé sur eux dans le sens où un tout est fondé sur ses parties, mais pas dans le sens ici pertinent, selon lequel un acte fondé manifeste un nouveau caractère d'acte, fondé sur les caractères d'acte qui le sous-tendent et impensable en dehors de ceux-ci. Dans le cas qui nous occupe, la perception est en quelque sorte étendue : elle permet de détacher d'elle-même des parties qui peuvent fonctionner comme des percepts complets et indépendants. Mais l'unification des percepts séparés en un percept continu n'est pas l'accomplissement d'un acte particulier, par lequel s'établit une nouvelle conscience de quelque chose d'objectif. Nous constatons, au contraire, qu'absolument rien de nouveau n'est objectivement signifié dans l'acte étendu, mais que le même objet y est continuellement signifié, l'objet même que les percepts partiels, pris isolément, signifiaient déjà.

On pourrait insister sur cette similitude, et dire que notre unité est clairement une unité d'identification, que l'intention des actes disposés en série coïncide continuellement, et que c'est ainsi que naît l'unité. C'est certainement vrai. Mais l'unité d'identification est inévitablement distincte, elle ne dit pas la

même chose que l'unité d'un acte d'identification. Un acte signifie quelque chose, un acte d'identification signifie l'identité, la présente. Dans notre cas, une identification est effectuée, mais aucune identité n'est signifiée. L'objet signifié dans les différents actes de la série perceptive continue est en effet toujours le même, et les actes sont un par coïncidence, mais ce qui est perçu dans la série, ce qui y est rendu objectif, c'est uniquement l'objet sensible, jamais son identité avec soi. Ce n'est que lorsque nous utilisons la série perceptive pour fonder un nouvel acte, que lorsque nous articulons nos percepts individuels et que nous relions leurs objets les uns aux autres, que l'unité de continuité qui existe entre ces percepts individuels - l'unité de fusion à travers leurs intentions coïncidentes - fournit un point d'appui pour une conscience d'identité. L'identité elle-même est maintenant rendue objective, le moment de coïncidence reliant nos personnages-actes les uns aux autres, sert de contenu représentatif pour un nouveau percept, fondé sur nos percepts individuels articulés. Cela nous fait prendre conscience intentionnellement que ce que nous voyons maintenant et ce que nous voyions avant sont une seule et même chose. Naturellement, nous avons alors à faire à un acte régulier de notre second groupe. Notre acte d'identification est en fait une nouvelle prise de conscience de l'objectivité, qui nous fait apparaître un nouvel « objet », un objet qui ne peut être appréhendé ou donné dans son identité même que dans un acte fondé de ce type.

Avant de pénétrer plus avant dans notre nouvelle classe d'actes et d'objets, nous devons cependant compléter notre traitement des percepts simples. Si nous pouvons supposer avoir clarifié le sens du concept de perception directe ou, ce que nous considérons comme tel, de perception sensible, alors nous avons également clarifié le concept d'objet sensible ou réel (au sens le plus élémentaire de réel »). Nous définissons un objet réel comme l'objet possible d'un percept direct. Il existe un parallélisme nécessaire entre la perception et l'imagination, qui garantit qu'une imagination possible (ou plus précisément toute une série d'imaginations) ayant la même essence, correspond à chaque percept possible, une imagination directe est corrélée à chaque percept direct, donnant ainsi une certitude au concept plus large d'intuition sensible. Nous pouvons alors définir les objets sensibles comme les objets possibles de l'imagination sensible et de l'intuition sensible en général : cela n'implique évidemment aucune généralisation essentielle de notre définition précédente. Le parallélisme que nous venons de souligner rend les deux définitions équivalentes.

A travers le concept d'objet réel, on détermine le concept de partie réelle,

ou plus particulièrement les concepts de pièce réelle, et de moment aréolaire (caractéristique réelle), et de forme réelle. Chaque partie d'un objet réel est une partie réelle.

Dans la perception directe, nous disons que l'objet entier est explicitement donné, tandis que chacune de ses parties (dans le sens le plus large du terme « parties ») est implicitement donnée. La somme totale des objets qui peuvent être explicitement ou implicitement donnés dans les perceptions directes constitue la sphère la plus largement conçue des objets sensibles.

Chaque objet sensible concret est perceptible de manière explicite, de même que chaque morceau d'un tel objet. Leur nature les rend incapables d'être séparés : leur contenu représentatif, même s'il n'y a qu'une représentation par analogie, ne peut être expérimenté seul, mais seulement dans un cadre concret plus complet. Mais cela ne signifie pas que leur intuition doive être un acte fondé. Elle le serait, si l'appréhension d'un moment abstrait était nécessairement précédée de l'appréhension de l'ensemble concret ou de ses moments complémentaires, une telle appréhension étant un acte de retournement intuitif vers son objet. Cela ne me paraît pas évident. Il est clair, au contraire, que l'appréhension d'un moment et d'une partie en général comme faisant partie du tout en question et, en particulier, l'appréhension d'une caractéristique sensible comme caractéristique, ou d'une forme sensible comme forme, indiquent des actes qui sont tous fondés : ces actes sont dans notre cas de type relationnel. Cela signifie que l'on a quitté la sphère de la « sensibilité » pour entrer dans celle de l'« entendement ». Nous allons maintenant soumettre le groupe d'actes fondés que nous venons de mentionner à un examen plus approfondi.

§ 48 Caractérisation des actes catégoriels comme actes fondés

Un objet sensible peut être appréhendé par nous de différentes manières. Il peut, tout d'abord, bien sûr, être appréhendé de manière « directe ». C'est cette possibilité, qui, comme toutes les autres possibilités dont il est question ici, doit être interprétée comme « idéale », qui caractérise l'objet sensible en tant qu'objet sensible. Compris de cette manière, il se tient pour ainsi dire simplement devant nous : les parties qui le constituent sont bien en lui, mais ne deviennent pas nos objets explicites dans l'acte direct. Le

même objet peut cependant être saisi par nous de manière explicative : les actes d'articulation peuvent mettre ses parties en relief, les actes relationnels mettent en relation ces parties, que ce soit entre elles ou avec le tout. Ce n'est qu'à travers ces nouveaux modes d'interprétation que les membres connectés et reliés prendront le caractère de « parties » (ou de « tout »). Les actes d'articulation et, rétrospectivement, l'acte que nous appelons « direct », ne sont pas simplement vécus l'un après l'autre : des unités d'acte de grande envergure sont plutôt toujours présentes, dans lesquelles, en tant que nouveaux objets, les relations des parties se constituent.

Examinons d'abord les relations des parties et des ensembles ; en nous limitant aux cas les plus simples, considérons les relations A est ou a et a est dans A . Indiquer les actes fondés dans lesquels ces états de choses typiques se constituent en données, et dégager les formes d'énoncé catégorique justement employées (les ramener à leur origine intuitive et à leur accomplissement adéquat) sont une seule et même chose. Nous ne nous intéressons cependant pas ici aux qualités des actes, mais seulement à la constitution de leurs formes interprétatives : dans cette mesure, notre analyse, si elle est considérée comme une analyse du jugement, sera défectueuse.

Un acte de perception saisit A dans son ensemble, d'un seul coup et de manière directe. Un second acte de perception est formé sur a , la partie ou le moment dépendant, qui appartient constitutivement à A . Ces deux actes ne sont pas simplement réalisés ensemble, ou l'un après l'autre, à la manière d'expériences disjointes ; ils sont plutôt liés en un seul acte dans la synthèse duquel A est d'abord donné comme contenant a en lui-même. De même, a peut, par un renversement de la direction de la perception relationnelle, atteindre la donation de soi en tant qu'il se rapporte à A .

Essayons maintenant de pénétrer un peu plus profondément.

La référence intuitive totale à notre objet contient implicitement une intention de a . Car la perception prétend saisir l'objet lui-même : sa « saisie » doit donc s'étendre à tous ses constituants dans et avec l'objet tout entier (naturellement, nous ne nous intéressons ici qu'à ce qui constitue l'objet tel qu'il apparaît dans la perception, et tel qu'il apparaît dans la perception, et non aux constituants qui peuvent lui appartenir dans la « réalité objective », et que seules l'expérience, la connaissance et la science ultérieures mettront en évidence).

Dans le rétrécissement de notre percept total à un percept spécifique, l'intention partielle de *a* ne sera pas arrachée de l'apparence totale de *A*, de manière à briser l'unité de ce dernier, mais un acte indépendant aura *a* comme objet perceptuel propre. En même temps, le percept total continuellement opérant coïncidera avec ce percept spécifique en ce qui concerne une partie-intention implicite. Le « contenu » qui représente *a* fonctionnera comme le même contenu d'une manière double et, dans la mesure où il le fait, il effectuera une coïncidence, une unité particulière des deux fonctions représentatives ; nous aurons, en d'autres termes, deux interprétations coïncidentes, toutes deux soutenues par le contenu représentatif en question. Mais cette unité de ces deux fonctions représentatives va maintenant assumer elle-même un rôle représentatif. Elle ne comptera pas elle-même en tant que lien expérimenté entre les actes : elle ne s'érigera pas en objet, mais contribuera à ériger un autre objet. Elle agira de manière représentative, et à tel point que *A* apparaîtra désormais comme contenant *a* en lui-même (ou, avec un sens inversé, *a* apparaîtra comme contenu dans *A*).

Selon notre « point de vue interprétatif », ou selon le « sens de notre passage » de la partie au tout ou inversement - qui sont des caractères phénoménologiques nouveaux apportant leur contribution à la matière intentionnelle totale de l'acte de relation - il y aura donc deux possibilités, délimitées a priori, dans lesquelles la « même relation » peut atteindre la donation effective. À celles-ci correspondent deux possibilités a priori de relation, objectivement différentes, mais liées entre elles par une loi idéale, possibilités qui ne peuvent être directement constituées que dans des actes fondés du type en question, qui ne peuvent atteindre la « donation de soi à la perception » que dans des actes construits de cette manière.

Notre exposé s'applique évidemment à toutes les formes spécifiques de la relation entre un tout et ses parties. Toutes ces relations sont de nature catégoriale, idéale. Ce serait une erreur d'essayer de les localiser dans le tout directement donné, de les découvrir dans ce tout par l'analyse. La partie est certainement cachée dans le tout avant toute division en membres, et est appréhendée de manière subsidiaire dans notre saisie perceptive de ce tout. Mais ce fait, qu'elle se trouve ainsi cachée dans le tout, n'est d'abord que la possibilité idéale d'amener la partie, et le fait qu'elle est une partie, à la perception dans des actes articulés et fondés de manière correspondante.

Il en va de même pour les relations externes, dont découlent des prédictions

telles que « A est à droite de B », « A est plus grand, plus brillant, plus fort que B, etc. Partout où des objets sensibles, directement et indépendamment perceptibles, sont réunis, malgré leur exclusion mutuelle, en des unités plus ou moins intimes, en des objets fondamentalement plus complets, de telles relations externes sont possibles. Elles tombent toutes sous le type général de la relation de partie à partie dans un tout. Les actes fondés sont une fois de plus les supports dans lesquels se réalise l'apparition primaire des états de choses en question, de ces relations extérieures. Il est clair, en effet, que ni la perception directe du tout complexe, ni les percepts spécifiques relatifs à ses membres, ne sont en eux-mêmes les percepts relationnels qui seuls sont possibles dans un tel complexe. Ce n'est que lorsqu'un membre est choisi comme membre principal, et qu'on s'y attarde alors que les autres membres sont encore présents à l'esprit, qu'une détermination des membres par les membres fait son apparition, détermination qui varie avec le type d'unité présent et évidemment aussi avec les membres particuliers mis en relief. Dans ce cas également, le choix d'un membre principal ou d'une direction d'appréhension relationnelle conduit à des formes de relation phénoménologiquement distinctes, caractérisées corrélativement, qui ne sont pas réellement présentes dans la perception non articulée de la connexion en tant que phénomène simple, mais qui n'y sont que des possibilités idéales, c'est-à-dire des possibilités d'accomplir des actes fondés pertinents.

Une localisation réelle de ces relations de parties dans le tout serait une confusion de choses distinctes : de formes de combinaison sensibles ou réelles, avec des formes catégoriales ou idéales. Les combinaisons sensibles sont des aspects du réel (de l'objet, de ses moments effectifs, présents en lui, ne serait-ce qu'implicitement, et susceptibles d'en être « sortis » par un percept abstrait. En revanche, les formes de combinaison catégoriale vont de pair avec la manière dont les actes sont synthétisés : elles sont constituées comme objets dans les actes synthétiques construits sur notre sensibilité. Dans la formation des relations externes, les formes sensibles peuvent servir de fondement aux formes catégoriales qui leur correspondent, comme lorsque, face au contact intuitif des contenus A et B dans un ensemble compréhensif W, nous observons, et peut-être exprimons verbalement notre observation, dans les formes synthétiques « A est en contact avec B », ou « B est en contact avec A ». Mais, en constituant ces dernières formes, nous faisons apparaître de nouveaux objets, des objets appartenant à la classe des « états de choses », qui ne comprend que des « objets d'ordre supérieur ». Dans le tout sensible,

les parties A et B sont rendues une par la forme sensiblement combinatoire du contact. L'abstraction de ces parties et de ces moments, la formation d'intuitions de A, B et du contact, ne produira pas encore la présentation A en contact avec B. Cela exige un nouvel acte qui, prenant en charge de telles présentations, les façonne et les combine de manière appropriée.